2026-42

George STEINER

Langage et Silence

STEINER, George, *Langage et silence / Langage and Silence : Essays 1958-1966*. Traduction et Postface de P.E. Dauzat. Paris. Les Belles Lettres. 2025

Ce recueil réunit quinze essais de George Steiner (1929-2020) dont l'écriture s'échelonne sur douze ans. Si chacun garde son titre propre, la date de leur composition n'est indiquée que pour trois d'entre eux. Trois thèmes principaux se dégagent : le rôle du critique littéraire, la dévalorisation du Verbe et l'influence de la barbarie sur l'écriture, thème dominant de façon quasi obsessionnelle.

Steiner considère le critique comme « un eunuque » par rapport à l'écrivain. Mais son rôle est primordial, car il établit au profit des écrivains un ensemble de réactions vivantes. Il pousse à lire et relire et peut être un lien. En ce qui concerne la littérature contemporaine, il doit apprécier la mesure de l'homme que propose une œuvre.

Et cela bien que l'héritage judéo-chrétien de la primauté de la parole sur les autres langages, avec sa conception linéaire du temps (syntaxe), soit contesté depuis la fin du XVIIe siècle par la montée des sciences. Le grand âge du roman irait, selon Steiner, de Balzac à Joyce. Certains écrivains tenteraient de combler l'érosion du langage par l'expression érotique, « ces histoires de bidet du roman contemporain libéré », référence étant faite ici à la Beat Génération, comme il l'explique dans l'essai *Mots de la nuit*. Il analyse aussi la dépendance des genres littéraires à leur contexte économique et social spécifique.

Mais ce qui avant tout remettrait en question les fondements de la culture humaniste, c'est la barbarie au cœur de l'Europe, sol du christianisme, de la Renaissance et du rationalisme classique, barbarie mise en œuvre par des lecteurs de Shakespeare et de Goethe. « Des hommes que Goethe et Chopin faisaient pleurer ont traversé sans sourciller l'enfer des autres » – ce qui est la thèse de l'école de Francfort. Ce thème irrigue avec lourdeur la totalité de ces essais. Notons que les auteurs ou personnalités sur lesquels s'appuie Steiner sont presque exclusivement juifs. Tout ce versant de sa pensée est marqué par une culpabilité de survivant, dont il s'explique d'ailleurs dans *Je suis une sorte de survivant*. On est cependant un peu gêné de lire des phases telles que « Six mille ans d'introspection forme une patrie. » (149), car même si les études bibliques étaient moins avancées au milieu du XXe siècle que de nos jours, on savait déjà que la temporalité de la bible était fabriquée par une mystique au service d'une politique.

Pour qui a apprécié les livres de Steiner comme *Les Antigones* ou *Après Babel*, il est évident que les « six mille ans » passent mal ! Heureusement qu'il est possible de se consoler avec ses formules véhémentes contre « les absurdités arrogantes du sabir philosophique. » (119) ou autres, formules bien calibrées qui font mouche et dont l'auteur n'est pas avare, pour notre plus grand plaisir.

Citations

Le critique littéraire

« Le critique vit par procuration. Il ne dit pas, il rapporte. (…) C'est seulement par l'exercice du style qu'il peut s'élever au rang d'artiste. (…) À part Sainte-Beuve, qui peut se targuer d'appartenir aux lettres du seul fait de son jugement. » *Vers une culture humaine*. p. 7-8

« Le fait demeure pourtant : un critique littéraire est un individu qui juge un texte donné au gré de la courbure présente de son esprit, en fonction de son humeur ou de la trame de ses croyances. » *Georges Lukacs et son pacte avec le diable*. p. 250

Dévalorisation du Verbe, citations issus de l'essai intitulé *La retraite du mot*

« Il me semble que la retraite de l'autorité et du rang du langage verbal joue un rôle immense dans l'histoire et le caractère de l'art moderne. (…) Le réalisme correspond à cette période où le langage est au centre de la vie de l'intelligence et des sens (…) On peut faire un commentaire sur une œuvre d'art. (…) L'artiste et l'amateur parlent du même monde. (…)

(…) L'art non objectif et abstrait rejette la moindre possibilité d'équivalence linguistique. (…) Les pâtés de couleurs, les écheveaux de fil de fer ou les agrégats de ferraille ne se réfèrent qu'à eux-mêmes.

Quand ils y parviennent, leur énergie émotionnelle immédiate et évidente provoque chez l'amateur une réponse cinétique. (…) Mais le plus souvent l'œuvre abstraite n'apporte que le plaisir élémentaire de la décoration. Une grande partie de l'œuvre de Jackson Pollock n'est qu'un papier peint éclatant. Et dans la majorité des cas l'expressionnisme abstrait et l'art non objectif ne communiquent rien. L'œuvre reste muette ou tente de nous crier quelque chose en une sorte de baragouin inhumain. Je me demande si les artistes et critiques futurs ne vont pas considérer avec un mépris embarrassé ce qui, avec trivialité et prétention, remplit aujourd'hui nos galeries », p. 32-33

« Et il est, je pense, extrêmement difficile de parler sensément d'une peinture de Jackson Pollock ou d'une composition de Stockhausen. » p. 36

« La réduction du langage a condamné une grande part de la littérature récente à la médiocrité. » p. 44

Influence de la barbarie sur la littérature

« Il semble que (…) les politiques monstrueuses de notre siècle aient désorienté, effarouché l'imagination tranquille des orfèvres de la littérature classique et des romans du XIXe siècle. Un roman de Butor et *le Festin nu*, des dérobades. Le soin pris à éviter la touche humaine, le ridicule dont la couvrent les fantaisies érotiques ou sadiques traduisent la même incapacité à créer. Beckett se dirige, avec une implacable logique irlandaise, vers une forme dramatique dans laquelle un personnage, le bâillon sur la bouche et les pieds pris dans un bloc de ciment, dévisage le public sans dire mot. Nos esprits ont soupé de l'horreur et des bagatelles vulgaires par lesquelles vient souvent s'épancher l'angoisse contemporaine. » *Vers une culture humaine,* p. 12-13

« Le thème qui sous-tend ce livre est celui de la blessure qu'auraient infligée au langage l'inhumanité politique du XXe siècle et certains éléments de la société technologique de masse qui s'est instaurée sur les ruines des valeurs bourgeoises européennes. » *Le silence du poète.* p. 70

« C'est ainsi que Valéry écrivait à Gide en avril 1891 : « Je suis dans *Lohengrin* jusqu'aux yeux (…) Cette musique m'amènera, cela se prépare, à ne plus écrire. » *Le silence du poète.* p. 63

« Notre culture a-t-elle abandonné tout droit à ce luxe indispensable, la littérature, en vertu des horreurs qu'elle a commises ou laissé commettre ? » *Le silence du poète*. p. 75